

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû «Voyage solitaire»
Sub Title	永井荷風「ひとり旅」(『ふらんす物語』)(フランス語訳) Histoires françaises de Nagaï Kafû «Voyage solitaire» (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2025
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.81 (2025. 10) ,p.83- 91
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20251031-0083

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Voyage solitaire »

YAMAMOTO Takeo

L'édition originale des *Histoires françaises* de Kafû (1879–1959) comprend des contes, une pièce de théâtre, des poèmes en prose et des critiques musicales et théâtrales. En ce qui concerne les contes, les histoires se passent à Paris, à Lyon, à Londres et pendant le trajet en bateau jusqu'au Japon. Le conte « Voyage solitaire » traite de la nouvelle génération japonaise de l'ère de Meiji (1868–1912) : on suit l'histoire de Miyasaka, un jeune artiste japonais qui habite à Paris et qui refuse d'être arriviste. Un comte japonais lui demande de l'accompagner, comme guide et interprète, dans son voyage en Italie avec son épouse. Mais Miyasaka n'accepte pas, car il fait partie de la génération après la Guerre russo-japonaise. Avant cette guerre, le succès était très important pour les jeunes Japonais. Alors que la génération d'après-guerre semblait ne plus avoir de but dans leur vie.

À l'ère de Meiji, le gouvernement japonais voulait rendre le Japon militairement et économiquement fort. Les jeunes gens étaient souvent arrivistes : ils voulaient devenir des personnes compétentes et utiles à l'État. Lors de la Guerre russo-japonaise, le Japon était à l'avènement de l'ère de Meiji : un tournant de la société japonaise moderne qui inquiéta la jeune gé-

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 221–229.

nération. En effet, parmi la jeune génération, les mots « angoisse (*hanmon*) » et « tourment (*oiinoi*) » étaient souvent utilisés. Kafû, écrivain pacifiste, semblait avoir de la compassion pour ces jeunes : le protagoniste Miyasaka fait partie de cette génération et est en même temps un double de l'auteur.

Voyage solitaire

Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre

Dont la gloire est de déployer

L'ivresse des choses funèbres.

L'examen de minuit — Baudelaire —

Le comte *** regardait, avec son épouse, sans se lasser, l'avenue des Champs-Élysées depuis une fenêtre d'un magnifique hôtel.

Les bourgeons des lignes de marronniers brillaient, à perte de vue, comme des perles reliées, par la lumière pâle du début avril. Les calèches et les voitures, qui se dirigeaient quelque part et qui se croisaient sur cette avenue tellement large, embouteillées, à trois heures passées de l'après-midi, était un spectacle étonnant compte tenu du temps instable. Parmi elles, un cortège pour la publicité d'un film a difficilement tourné. Un jardinier repique des plants autour d'un bassin, dont la fontaine est arrêtée, au milieu d'un grand carrefour. Les ballons d'un marchand de ballons, liés à une perche, flottent dans la foule de marcheurs.

Le comte fait un tour d'Europe, avec son épouse, sans hâte, après avoir récemment quitté son poste de ministre ***, à l'occasion de la démission collective du cabinet.

On entendit frapper à la porte, un garçon d'étage, en bel uniforme, qui posa respectueusement la lettre sur un plateau d'argent et s'en alla.

« Toshiko », dit le comte, en tournant la tête vers son épouse, « qui est Miyasaka ? »

« La lettre vient de lui, n'est-ce pas ? C'est un étudiant, qui étudie l'art en France, et à qui nous avons demandé de nous guider dans des musées... »

« Alors, il est probable qu'il s'agit de notre visite en Italie. »

Le comte décacheta la lettre et se mit à la lire à haute voix, lentement pour la faire entendre à son épouse.

*

*

*

Monsieur le Comte et Madame la Comtesse,

J'ai l'honneur de féliciter Votre Excellence et son épouse pour leur santé. Je vous remercie infiniment de votre patronage, qui concernera, désormais, certains points de ma vie, grâce à un lien inattendu qu'a apporté notre précédente rencontre, l'autre jour où je vous ai guidés dans le musée du Louvre et dans le musée du Luxembourg, à la demande de l'ambassade de l'empire du Japon, malgré mon incompetence en la matière. Il est évident qu'il faut, d'une part, le patronage gouvernemental ou, celui des nobles ou des riches, pour le progrès des beaux-arts et des lettres, comme en France. Je crois qu'il est bon, non seulement pour moi mais aussi pour tous les milieux artistiques en Orient, d'avoir pu finalement trouver des mécènes comme Monsieur le Comte et Madame la Comtesse dans le monde artistique au Japon.

Or, cette fois-ci, selon votre lettre, vous espérez que j'ai l'honneur d'être l'accompagnateur de Votre Excellence et son épouse, en tant que guide, lors de votre voyage en Italie. Cela doit être, sans nul doute, le plus grand honneur de ma vie. Cela doit être une gloire trop grande. Je souhaiterais plutôt, si possible, céder cet honneur et cette gloire à un autre étudiant d'art comme moi.

J'ai écrit cette lettre, après avoir longuement hésité. Je crois que c'est la courtoisie la plus franche, envers Votre Excellence et son épouse, de vous parler, sans gêne, de mon hésitation de recevoir une si grande gloire de votre part.

Voici juste ce qui s'est passé : en effet, la solitude me plaît énormément. Plus particulièrement, j'aime la solitude lorsque je voyage. En ce qui me concerne, il est insupportable de voyager avec quelqu'un d'autre, bien qu'on

dise que le voyage devient agréable quand on a un compagnon.

Ah, y a-t-il quelque chose de plus beau que la solitude ? Elle est une Muse. Il semble que tous les poèmes, toutes les rêveries jaillissent de la fontaine de cette solitude. Moi, je ne peux m'empêcher de croire que je suis un grand artiste, seulement au moment où je ne peux supporter ma solitude.

Quand on se promène dans la vie quotidienne, il est complètement inutile d'avoir quelqu'un avec qui parler, en toutes circonstances, sauf amoureuse. Surtout lors d'un voyage, s'il y a quelqu'un avec qui on converse joyeusement, on ne peut jamais toucher la vie dans la nature, des montagnes et des rivières. Votre Excellence, son épouse, avez-vous écouté *Harold en Italie*, un morceau de musique que composa Berlioz, musicien français romantique, qui pleurerait, toute sa vie, seul, en se basant sur la poésie de lord Byron ?

Si on écoute ce morceau de musique, Votre Excellence comprendra naturellement le fond de ma pensée. Ce morceau long de musique est divisé en deux parties. D'abord, des pèlerins vont dans les Alpes italiennes crépusculaires, tout en priant, puis lorsqu'il fait nuit, le vent qui descend de la montagne cesse, les étoiles brillent, quelques habitants de cette région chantent une sérénade à leurs amoureuses sous la fenêtre. Parmi une centaine de musiciens qui jouent, en même temps, le morceau qui représente l'air, les couleurs, les bruits de ce village de montagne, on joue, tout seul, de l'alto (un instrument, proche du violon, dont le son est bas et profond), ce qui évoque le cœur de Childe Harold, ou plutôt, le cœur triste d'un voyageur comme lui. La tristesse du cœur d'un voyageur, qui erre en regardant la vie d'un beau village de montagne, en Italie ! Je crois que je n'oublierai jamais la tristesse du son de l'alto, qui arrête et continue, parmi l'orchestre qui rugit comme de l'eau et disparaît comme le vent. Moi aussi, je voudrais continuer, seul, tout seul, mon voyage solitaire à l'étranger, comme la lamentation de cet alto.

Votre Excellence et son épouse, je suis un homme solitaire. Je suis un

artiste solitaire. Les artistes possèdent leur type comme les hommes ont divers types. Il existe les artistes, qui peuvent devenir des représentants sains et désintéressés des pensées d'une époque, en agissant de concert avec beaucoup de gens, tandis qu'il y a les types qui goûtent profondément aux pensées étroites et limitées, tout en saisissant des pensées cachées dans les dessous de la société, lesquelles sont inévitables dans n'importe quelle époque. Il y a des hommes qui peuvent réaliser les portraits de n'importe quel prince et de n'importe quel aristocrate, et il y a des hommes qui ne peuvent rendre aucune peinture de belle jeune fille à moins de l'aimer.

Naturellement, moi, je voudrais être un artiste mineur. Je ne sais pourquoi, mais les couleurs du soleil, des belles femmes, des pierres précieuses, des velours, des fleurs ne me touchent point. Quant aux rues de Paris, je ne trouve beau aucun lieu, non plus, sauf son crépuscule de pluies ou de brumes. Moi, je trouve infiniment pittoresques les aspects au fond d'une ruelle de la rive gauche de la Seine, plus que les Boulevards fréquentés. Quelle joie de regarder, pour mon âme, les arbres morts, malades, qui se dressent le long de la berge de la Seine sous le ciel de l'hiver gris plus que les bosquets de jeunes feuillages, vifs, dans les jardins !

Votre Excellence, Monsieur le Comte, je crains de voyager avec Votre Excellence, parce qu'il me faudra loger dans de magnifiques hôtels et manger dans de grands restaurants. En ce qui me concerne, il est extrêmement insipide de descendre dans un hôtel où le concierge, dont les boutons d'or brillent, se tient debout près de l'escalier et fait un salut aux clients qui entrent ou sortent. De plus, il est vraiment insupportable de prendre un repas à une table, sur laquelle les couverts en argent luisent, sous la surveillance de serveurs en habit qui courent dans tous les sens, dans un lieu où les piliers en pierre reflètent les lumières des bougies comme dans la journée.

Au contraire, moi, je ne peux pas oublier l'aspect d'un hôtel à prix modéré dans une ruelle tortueuse à Paris. Quand on entre par la porte, à côté de

laquelle, sur le mur, les lettres disant « Hôtel *** », qui ne l'est que de nom, s'écaillent et deviennent illisibles à moitié, on peut voir, au comptoir, une vieille dame aux cheveux malpropres qui s'assied ou bien un homme portant un seul sous-vêtement, toujours sans col. En montant l'escalier en spirale, on voit une chambre qui semble particulièrement étroite et dont le plafond est bas, avec un lit en bois, frotté avec la main et vieilli, qui brille comme une écaille, une coiffeuse ternie, les rideaux déteints, comme elle est plus pittoresque qu'un salon qui évoque des décors, ce qui est idéal pour l'histoire de *Sapho* !

Quant à un hôtel à bas prix, l'heure où la nuit tombe, sans se faire remarquer, dans l'après-midi d'automne, où le jour et la nuit sont indiscernable, est surtout impressionnante. L'air des chambres est stagnant, après un long après-midi, avec un peu d'humidité qui vient du mur. Par une seule fenêtre, il reste un peu de lumière du ciel pour éclairer pâlement les rideaux blancs. À cause de cette lumière, un coin du lit et un bord de la coiffeuse brillent comme un métal fourbi, mais à leur ombre, tous les mobiliers, dont les contours sont imprécis, ressemblent à des animaux couchés, souffrants et fatigués, car il fait déjà nuit. L'âme épuisée, on ne peut plus se souvenir même d'hier. Sous la fenêtre, les voix d'épouses et celles d'enfants faisant du vacarme, lesquelles ne peuvent être entendues que dans les ruelles pauvres. Sur les boulevards lointains, les vrombissements de voitures passent sans cesse. Parmi ces bruits, c'est le son intermittent de l'orgue de Barbarie d'un mendiant errant dans les ruelles qui se met, tout à coup, à sonner.

Ah, quant à la tristesse du son de cet instrument qu'on entend dans l'hôtel depuis une ruelle, Mallarmé dit également, dans « Plainte d'automne », un de ses poèmes en prose, qu'il lisait sa citation favorite « poésie agonisante des derniers moments de Rome », en se chauffant la main sur le dos de son chat, compagnon de la solitude et du silence, quand ce son « languissant et mélancolique » l'a fait follement penser aux souvenirs du crépuscule, il n'a

pu lancer un sou par la fenêtre, dans la crainte de laisser entendre ses sanglots étouffés.

Moi, j'habite à Paris depuis plus de deux ans, en vivant dans un tel hôtel à bas prix, mais je ne rends jamais visite à personne, sauf par nécessité. Même quand je mange, j'évite la salle à manger de la pension de famille où mes nombreuses connaissances se réunissent pour m'obliger à les saluer par politesse, et je me rends dans un restaurant bon marché faubourien où des artisans inconnus se disputent en cognant du poing sur la table ; le tablier sale d'une serveuse laide, les blouses passées d'artisans, les murs gras, les tables, les chaises, les tableaux vulgaires éclairés par des becs de gaz nus...tous les aspects de la salle sombre s'harmonisent souverainement avec mon cœur triste.

En effet, rien n'est plus précieux que la tristesse et la solitude. Même au théâtre, n'importe quelle virtuosité de grands acteurs ne m'émeuvent que lorsque je m'appuis, tout seul, au parapet de l'amphithéâtre. Moi, je ne comprends pas le sentiment de ceux qui vont ensemble, en troupe, à l'opéra, surtout au concert. Concernant non seulement la musique, mais aussi la poésie, les romans, la sculpture, la peinture, même la beauté de l'architecture, on ne peut découvrir le génie de leurs œuvres que lorsqu'on est tout seul et triste en face d'eux. Au dire d'un critique, ce n'est pas vraiment un bon poème, si on ne peut pas le lire devant ses parents, frères et sœur, on ne doit même pas s'en moquer. La question morale mise à part, je crois qu'on goûte tout seul le génie de l'art et on le découvre tout seul.

Voilà pourquoi, Monsieur le Comte et Madame la Comtesse, j'hésite à avoir un suprême honneur de devenir interprète et guide pour votre voyage en Italie. Veuillez tolérer le sentiment d'un artiste qui ne connaît pas les bien-séances.

Le comte l'avait à peine lu qu'il s'est retourné vers son épouse :

— Avez-vous compris ? C'est un jeune Japonais. Au Japon aussi, il doit exister des gens aussi originaux.

— Pourquoi ?

— Voyez l'Allemagne. C'est un grand pays militariste, qui fait des extrémistes destructeurs. Enfin, ce qu'on appelle le progrès ou la civilisation est synonyme de complexité. Somme toute, l'apparition d'un original, un malade de la pensée, comme Miyasaka, prouve que la société japonaise progresse et se complique ! Cela me plaît !